

« De Saint-Denys » vivant

André Brochu

Volume 27, numéro 2 (80), hiver 2002

La sociabilité littéraire

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/290061ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/290061ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0318-9201 (imprimé)

1705-933X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Brochu, A. (2002). « De Saint-Denys » vivant. *Voix et Images*, 27(2), 343–346.
<https://doi.org/10.7202/290061ar>

Poésie

« De Saint-Denys » vivant

André Brochu, Université de Montréal

Il n'en finit pas de revivre, ce poète qui a porté en lui le sentiment aigu de la mort comme la marque la plus sûre de son existence et qui l'a mis à toutes les sauces, même celle du silence, avant de mourir assez banalement d'une crise cardiaque, au bord de la rivière déchaînée. Qu'est-ce qui, dans nos jours ahuris, fait appel au poète le plus désespéré de notre littérature? Thèses universitaires, colloques (et leurs actes), études, publications d'inédits, expositions de peintures et aquarelles, récitals et CD de poèmes mis en musique, éditions savantes, éditions scolaires, rééditions en livre de poche, anthologies¹, essais biographiques, voire « fantaisie biographique » dans la collection « les Grandes Figures » chez XYZ éditeur (c'est de moi!), les ouvrages s'accablent. L'auteur de *Regards et jeux dans l'espace* est sur le point de détrôner Nelligan superstar au palmarès de nos gloires littéraires. Robert Giroux, dans son plus récent recueil², se représente l'écrivain actuel

comme un Saint-Denys Garneau
des temps modernes
mais un Garneau qui ne serait pas
rongé par la peur
le scrupule, son ange trop blanc
l'enfance à jamais perdue (p. 41)

En matière d'écriture, l'auteur de « Un poème a chantonné tout le jour » est devenu la référence suprême.

Notons d'abord qu'on ne recherche pas nécessairement en lui le chevalier à la Triste Figure, mais plutôt,

en plusieurs cas, l'« autre Saint-Denys Garneau³ », le bon vivant, celui qui aimait rire et s'abandonner à son goût de la fantaisie. Les musiciens du groupe Villeray ont mis en chansons et enregistré plusieurs poèmes choisis parmi les plus légers, en particulier les « Esquisses en plein air », et fait entendre ainsi la voix d'un jeune barde plein d'optimisme, en harmonie avec lui-même et avec la nature. C'est oublier que la pente naturelle du poète est celle qui va « de gris en plus noir », comme l'affirme un sous-titre de *Regards et jeux*. François Charron ne s'y est pas trompé, qui consacre un énorme ouvrage au poète affligé de tous les maux⁴ — qui l'est un peu par sa faute et beaucoup par celle de son époque déplorable (et passionnante, ajouterai-je).

Giselle Huot est au nombre des principaux artisans du renouveau d'intérêt pour Garneau ces dernières années. La qualité très professionnelle de ses travaux, à la fois comme auteure d'éditions critiques (la prose, bientôt la poésie et la correspondance) et comme animatrice de diverses manifestations autour de la mémoire du poète, assure une base solide à la recherche autant critique que biographique qui se fait autour de celui qui signait lui-même « de Saint-Denys Garneau ».

C'est pour mieux servir la connaissance du premier grand écrivain moderne de nos lettres que Giselle

Huot a conçu un ouvrage : *Poèmes et proses*⁵, qui réunit un choix de poèmes et de pages tirées du Journal, de la correspondance et d'articles parus en revue. Rares sont les recueils de textes choisis de Garneau qui constituent une introduction à l'ensemble de son œuvre, et permettent donc d'apprécier les talents du prosateur à côté de ceux du poète. Ce qui ajoute encore à l'attrait de l'ouvrage est la présence de beaux inédits, dont trois lettres à Gertrude Hodgson (G. LeMoynes) et une lettre à André Laurendeau.

On peut donc penser beaucoup de bien de ce livre substantiel, d'un format agréable, à la couverture certes un peu criarde — bleu ciel et caca d'oie —, destiné à faire connaître l'essentiel du jeune écrivain. Cependant, je dois avouer ma déception de me retrouver, dès la page 7, devant une épigraphe tirée d'un poème de la fin, aux accents claudéliens, qui fait état de ceux qui « sont venus avec leur âme du bon Dieu/ Leurs yeux du bon Dieu », comme si le message de cette poésie culminait dans la spiritualité et la dévotion. Je ne nie certes pas l'importance de la religion pour l'auteur, dont le journal et les lettres regorgent manifestement d'une telle inspiration. Sa poésie, toutefois, fait généralement abstraction de la référence à Dieu (et totalement, dans le cas de *Regards et jeux dans l'espace*), et c'est la détourner de son sens que d'y privilégier les rares effusions de ferveur catholique.

Deux pages plus loin, mon étonnement augmente. Le premier poème reproduit est « Le dinosaure », qui a mérité à son très jeune auteur (il a 14 ans) le premier prix de la section française du Concours littéraire pour

la jeunesse de Montréal, organisé par le magasin Morgan (aujourd'hui la Baie). Poème amusant, sans doute, plein de naïveté collégienne, sans doute volontairement maladroit, qui se termine ainsi :

Car s'il [le dinosaure] avait
De vivre continué
Il nous aurait
Comme moucherons gobés.

Gobons, et passons. Et regrettons que la réédition d'un tel document ne fasse l'objet d'aucune justification.

Car tel est bien le paradoxe de ce livre qui annonce, en page couverture, une *présentation* de Giselle Huot, effectivement grande spécialiste des textes et de la vie de l'écrivain : pas un mot de présentation ne s'y trouve. Pourquoi réunir les poèmes et la prose ? Seul le communiqué de presse, inaccessible au lecteur, aborde la question. Quels critères ont présidé au choix des poèmes ? Pourquoi avoir privilégié l'ordre chronologique (alors que l'ordre de succession des composants, dans *Regards et jeux dans l'espace*, constitue par lui-même un poème au-dessus des poèmes) et fait suivre sans transition les Juvénilia de textes de la « maturité » (les guillemets sont de moi) ?

À dire vrai, le choix de la perspective chronologique se défend, et il est fort intéressant de voir apparaître très tôt dans l'œuvre des textes qu'on imagine postérieurs à *Regards et jeux*, tels « Un bon coup de guillotine » ou « Lassitude », et qui sont antérieurs aux « Esquisses en plein air ». Reste toutefois le cas des poèmes non datés et non datables, ou dont la date de la transcription, qui peut être éloignée du moment de la rédaction, nous est seule connue. Et pourquoi, en plus d'indiquer, au bas de chaque

poème, la date de rédaction ou de transcription, mentionner le lieu où ils ont été réalisés? Ce qui devrait se présenter comme des notes et se trouver à la fin du livre prend une singulière importance, accolé aux textes. N'y a-t-il pas le risque de réduire ceux-ci à de simples documents bibliographiques?

Quelles que soient les décisions prises, la stratégie qui préside à l'ordonnement des textes doit être expliquée. Une anthologie, même si elle procède forcément à un découpage de l'œuvre, n'est pas un ensemble indifférent de matières, mais un guide raisonné qui répond à des intentions déclarées.

Pour clore mes remarques sur le choix de poèmes, je ne puis que déplorer le retour, dans cette édition comme en beaucoup d'autres depuis celle de Jacques Brault et de Benoît Lacroix⁶, d'une mauvaise leçon qui estropie la deuxième strophe de «Spectacle de la danse». Il faut lire, en effet: «Vous ne savez pas jouer avec l'espace/Et vous y jouer/Sans chaînes/Pauvres enfants qui ne pouvez pas jouer» (p. 39). Jouer et se jouer, tel est le texte du poète, et non «Et vous y jouez», qui n'a aucun sens⁷.

Le choix des pages de prose présente moins de problèmes en ce qui concerne la datation et exigeait sans doute moins de justifications, vu la proximité des genres concernés. Quant aux sous-titres qui les introduisent, ils sont judicieux et mettent bien au parfum des extraits réunis. Giselle Huot, qui a accordé tous ses soins à cette section de son anthologie, a réussi un excellent *tableau de textes*, embrassant les petits et grands sommets d'une réflexion qui oscille entre l'essai ou, si l'on veut être un

peu méchant, la dissertation sur les sujets d'esthétique, de littérature, de philosophie, voire de théologie, et des textes plus autobiographiques ou des esquisses de fiction («Le Mauvais Pauvre»). Pour qui veut retrouver, dans l'ordre chronologique, les plus beaux textes de prose de Garneau, toutes provenances confondues, le livre de Giselle Huot constitue l'instrument idéal.

Une bibliographie, une chronologie (souvent bibliographique) et une Postface (souvent chronologique, voire biographique) occupent enfin plus du quart du livre (p. 297-402), suivies d'un index. Sans propos liminaires — qui étaient pourtant les seuls vraiment nécessaires — pour faire contrepoids, le livre bascule vers sa fin fort volumineuse. C'est une façon, peut-être, de dire: le poète avant tout...

*
**

Quelques mots sur le dernier recueil de Robert Giroux⁸, dont j'ai cité plus haut quelques vers. Ils sont aussi bien d'un critique ou d'un professeur que d'un poète, et l'on peut en dire autant de toute la troisième section, intitulée «Le lecteur paradoxal». Certaines parties, notamment au début où l'écriture manifeste un peu de la vigueur présente chez un Yves Gosselin, cité en épigraphe et louangé dans une note annexe, gardent cette dimension polysémique sans laquelle il ne saurait y avoir de poème. Hélas, on quitte vite l'image pour le langage transparent de la thèse ou de la définition. Les ravages de la prose se font sentir surtout quand Giroux, qui est poète et éditeur, s'en prend à la critique et

énonce, sur le sujet, une série de clichés : « la critique existe pour faire lire/pour transmettre le désir de lire/pour ce désir profond du récit/ce besoin constant de fictions [...] » (p. 50). Pourquoi ne pas en faire une bonne diatribe en prose? Et garder la poésie pour d'autres sujets?

Car Robert Giroux, quand il est inspiré, est capable de fort jolies petites élégies où se conjuguent les évocations de la nature et les sentiments, amoureux par exemple :

la pluie chaude pour elle seule
 dans les grands arbres qu'on aime
 tant
 la pluie nous rassemble tous au
 ventre du jour qui lève
 et tu passes tout près de moi sans
 me voir
 si longue l'attente et si lourde la
 tenue du silence (p. 27)

De la mélancolie, sur fond de rapports fusionnels avec les êtres, les choses, de séparation d'avec l'être qui compte... Rien de très soutenu, sans doute. L'auteur, un peu trop doué pour l'autocritique, devrait surmonter « la crainte/d'écrire pour ne rien dire/comme si le propos était ailleurs » (p. 11).

1. Je signale, en particulier : Hector de Saint-Denys Garneau, *Accueil et autres poèmes*, choix et présentation de Paul Chanel Malenfant, dans la belle collection « Five O'Clock » aux Herbes rouges, 1999, 100 p. Excellent texte de Malenfant, poète lui-même et universitaire de haute volée, qui présente de façon équilibrée les deux versants, clair et ténébreux, de la poésie de Garneau.
2. Robert Giroux, *Gymnastique de la voix*, Montréal, Triptyque, 2001, 58 p. J'en reparle plus bas.
3. Jacques Roy, *L'autre Saint-Denys Garneau*, Québec, Éditions du Loup de Gouttière, 1992, 144 p.
4. François Charron, *L'obsession du mal De Saint-Denys Garneau et la crise identitaire au Canada français*, Montréal, Les Herbes rouges, 2001, 590 p.
5. Hector de Saint-Denys Garneau, *Poèmes et proses (1925-1940)*, choix et présentation de Giselle Huot, Montréal, Éditions de l'Outarde, 2001, 420 p.
6. Saint-Denys Garneau, *Œuvres*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, coll. « Bibliothèque des lettres québécoises », 1970, 1320 p. Giselle Huot collaborait déjà à cette édition.
7. Dans un échange épistolaire que nous avons eu à ce sujet, madame Huot reconnaît et déplore cette erreur, qu'elle a déjà eu l'occasion de dénoncer elle-même. Une malheureuse intervention de dernière minute, par quelque réviseur, est à l'origine (cette fois) de la coquille.
8. Voir note 2.